

Le Beau, le Bon et le Mauvais Sauvage

Réal Ouellet

Number 123, Fall 2001

Le mythe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55904ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, R. (2001). Le Beau, le Bon et le Mauvais Sauvage. *Québec français*, (123), 67–70.

Le Beau, le Bon et le Mauvais Sauvage

Réal Ouellet*



Christophe Colomb atteignant le Nouveau Monde, gravure sur bois, Italie, 1493.

Source : National Geographic vol. 100, n° 5, novembre 1996.

Christophe Colomb, on le sait, « découvrit » l'Amérique en cherchant les richesses fabuleuses de l'Asie. Et c'est bien aux portes de l'Asie qu'il croyait être quand il toucha l'archipel de Guanahani, aux Bahamas, le 11 octobre 1492. Dans ces parages, devait aussi se trouver le Paradis terrestre dont parle la Bible dans la Genèse et que l'homme a perdu par sa faute. L'Asie, c'était l'or et les épices ; le Paradis, la prolifération d'une nature généreuse. En même temps qu'il pensait à l'or et aux épices, Colomb notait l'étrange beauté d'une île « pleine d'arbres très verts et très grands » qui dégagent un parfum « suave »¹.

Même les autochtones de ces terres heureuses sont marqués par cette proximité du Paradis. On les appellera Indiens parce qu'on croit être aux Indes, c'est-à-dire en Orient. Ils sont doux, intelligents, d'une belle taille et plus « blancs » que tous les autres rencontrés vers le sud. Colomb raconte comment lui et ses hommes ont été reçus chaleureusement par des indigènes « nus, tels que leur mère les a enfantés », sans armes, bienveillants, « très bien faits, très beaux de corps et très avenants de visage ».

Cette description euphorique de l'Amérique paradisiaque et du Sauvage généreux changera radicalement lors du quatrième voyage, quand les éléments naturels se déchaîneront pour contrecarrer le projet de Colomb. Alors qu'il spéculait encore sur le « site du Paradis terrestre », tout en poursuivant sa recherche des mines d'or, l'explorateur se retrouve malade, paralysé par un « cruel temps », « sur cette mer changée en sang qui bouillait

comme chaudière au grand feu » et qui risquait à tout moment d'engloutir le navire. À l'image de la côte devenue subitement « farouche », les Sauvages caraïbes ne sont plus alors des êtres généreux et hospitaliers, mais des « ennemis », des « gens très rustres », résolus « de tout brûler et de nous tuer », qui attaquent les barques pour massacrer les équipages². On reconnaît ici le second pôle de la représentation amérindienne, celui de la cruauté diabolique dont on verra tant d'exemples dans les scènes de supplice rituel et d'anthropophagie décrites par Jean de Léry et les jésuites, ou encore gravées par Théodore de Bry au tournant du siècle.

Avec les *Relations* de Jacques Cartier, on trouve à nouveau cette double présentation, positive et négative, des Amérindiens. Tout comme Colomb, Cartier décrit en même temps, et comme une même chose, le territoire et les Indiens qu'il aperçoit du bateau. Sur la côte Nord, où il rencontre des « gens effarables et sauvages », il n'a vu que « rochers effroyables », « mousse » et « petits bois avortés » : autrement dit, « la terre que Dieu donna à Caïn³ ». La réminiscence biblique évidente fait de l'Amérindien nomade une réincarnation de Caïn, le réprouvé, condamné à l'errance pour le meurtre horrible de son frère Abel. Mais cette vision négative fera place, quelques pages plus loin, à une représentation qui rappelle celle de Colomb, lorsqu'un groupe de femmes accueille les Français « dansant et chantant, étant en la mer jusqu'aux genoux », levant leurs « mains jointes au ciel en faisant plusieurs signes de joie ». Et comme si la chaleur de l'accueil (elles « nous frottaient les bras avec leurs mains ») était liée à l'espace, leur

Anonyme, Un Européen présentant une peinture à des Amérindiens, 1703, gravure sur bois, Université de Montréal.



territoire devient un lieu aussi chaud que l'Espagne mais encore plus fécond que le terroir normand : « Leur terre est en chaleur plus tempérée que la terre d'Espagne et la plus belle qu'il soit possible de voir ». Le blé sauvage, les pois, les arbustes fruitiers, les « herbes de bonne et grande odeur » poussent là, sans travail, « comme si on les avait semés⁴ ».

Le Sauvage renvoie au Paradis perdu, à la fois dans l'idéologie et dans

Pour Champlain, qui ne verra plus seulement l'Amérique comme un passage vers l'Asie, mais comme un territoire à coloniser, la représentation des Amérindiens prendra une orientation plus pragmatique. Chez lui, la bonté du Sauvage se révélera ultimement dans la transmission d'une connaissance et d'une technologie : connaissance du territoire et technologie du canot, par exemple, quand il bute sur les rapides de Lachine en 1603⁵.

À la suite de Champlain, les voyageurs, missionnaires, coureurs des bois et militaires, compteront sur les connaissances du Sauvage pour s'adapter aux dures conditions de la vie en Amérique. Ils apprendront à se nourrir et à se loger dans la forêt à -40°, à construire et à manier les canots d'écorce de bouleau, à faire du feu avec des bouts de bois frottés l'un contre l'autre... Plusieurs d'entre eux s'adapteront si bien à cette vie sauvage qu'ils

cette double image de manière dramatique. Rappelant le supplice rituel d'un prisonnier iroquois pris par les Montagnais, il écrit : « Après [...] qu'on l'eut rôti et brûlé de tous côtés, on le détacha, et ce pauvre misérable s'en courut droit à la rivière, qui n'était pas loin de là, pour se rafraîchir ; ils le reprirent, lui firent encor endurer le feu une autre fois : il était tout noir, tout grillé, la graisse

fondait et sortait de son corps, et avec tout cela il s'enfuit encore pour la seconde fois, et l'ayant repris, ils le brûlèrent pour la troisième⁶ ». Tout en décrivant longuement cette cruauté horrible des Sauvages, Lejeune reprendra aussi le refrain bien connu de leur bonté et beauté extraordinaires : « Si nous commençons par les biens du corps, je dirai qu'ils les possèdent avec avantage : ils sont grands, droits, forts, bien proportionnés, agiles. [...] De plus, si c'est un grand bien d'être délivré d'un grand mal, nos sauvages sont heureux, car les deux tyrans qui donnent la géhenne [le supplice] et la torture à un grand nombre de nos Européens ne règnent point dans leurs grands bois : j'entends l'ambition et l'avarice⁷ ». Deux ans plus tard, il ira même jusqu'à affirmer : « Les tromperies, les vols, les rapt, les assassinats, les perfidies, les inimitiés, les malices noires ne se voient ici qu'une fois l'an sur les papiers et sur les gazettes que quelques-uns apportent de l'ancienne France⁸ ». En d'autres termes, le mal ne vient pas d'une faute originelle, mais des Européens.

Par rapport à ses prédécesseurs, Lejeune apporte deux variantes à ce portrait dichotomique. La représentation négative du Sauvage exprime aussi sa dégénérescence, qu'il note dès son arrivée chez les Montagnais en 1632 et que reprendront par la suite de nombreux voyageurs, laïcs ou religieux, comme Denys et Leclercq : « [...] depuis que je suis ici je n'ai vu que des Sauvages ivres : on les entend crier et tempêter jour et nuit, ils se battent et se blessent les uns les autres, ils tuent le bétail de madame Hébert⁹ ». En contrepartie, l'image positive se charge d'un trait qui tiendra une place importante dans la pensée des Lumières : en prenant la parole, le Sauvage devient philosophe. On en voit les germes déjà chez Lejeune, qui, pour montrer la vivacité d'esprit de ses petits séminaristes amérindiens, rapporte, en 1639, les propos de l'un d'eux : « Vous nous enseignez que Dieu était avant la création du ciel et de la terre ; s'il était, où se logeait-il, puisqu'il n'était ni au ciel ni en la terre ? Vous dites encore que les anges ont été créés au commencement du monde et que ceux qui désobéirent furent jetés en enfer ; d'ailleurs vous mettez l'enfer dans le fond de la terre ; cela ne se peut pas bien accorder, car si les anges ont péché avant la création de la terre, ils n'ont pu être jetés en enfer ou l'enfer n'est pas où vous le placez¹⁰ ». Dégagées de leur gangue exotico-missionnaire, ces réflexions, reprises et considérablement orchestrées, tiendront une place importante dans le discours des libertins, ces « esprits forts » qu'avait vitupéré le jésuite Garasse en 1623. Quantité d'écrivains de cabinet mèneront le combat philosophique en affirmant la *bonté naturelle* de l'homme sauvage, pour contester la doctrine du péché originel et le pouvoir de l'Église. Dès 1676, par exemple, les romanciers Foigny et Veiras feront dialoguer, avec des Européens, des Sauvages australiens qui feront le procès des valeurs et mœurs européennes. En même



La France apportant la foi aux Indiens de la Nouvelle-France, attribué au frère Luc, non datée, Couvent des Ursulines, Québec.

deviendront chef de tribu comme le baron de Saint-Castin en Acadie ou coureur de bois, interprète et trafiquant comme Nicolas Perrot.

C'est avec les missionnaires, il me semble, que s'exprimera le mieux cette double représentation du Sauvage, comme un être cruel, sanguinaire, démoniaque, d'une part ; et, d'autre part, comme le bon et beau Primitif doué de qualités physiques et morales que le Blanc a perdues. Le jésuite Paul Lejeune, au premier chef, a fixé

temps, ils affirmeront le bonheur de vivre dans une société égalitaire qui ne connaît ni la hiérarchie sociale ni la propriété privée, source de tant de maux chez les civilisés.

Dès 1703, 50 ans avant Rousseau, le baron de Lahontan, qui avait pourtant participé à des expéditions militaires contre les Iroquois, reprendra et systématisera cette thématique du Sauvage bon et heureux, préservé

la représentation imaginaire...



de tous les maux physiques et moraux de la civilisation. Son porte-parole Adario, dont le modèle aurait été le fameux chef huron Kondiaronk, dira dans ses *Dialogues avec un Sauvage*, que l'argent est « le père » « de tous les maux qui sont au monde » parce qu'il règle les rapports humains et provoque une corruption dont sont exempts les Sauvages¹¹. En liant dans la même critique la propriété privée et la corruption morale et sociale, Lahontan annonce un fort courant du siècle des Lumières : le mal physique et moral ne vient pas d'une quelconque faute originelle, mais de l'organisation sociale inégalitaire que crée la propriété privée. C'est ce qu'affirmera Rousseau 50 ans plus tard dans son célèbre *Discours sur l'inégalité*.

Malgré ses tirades à l'emporte-pièce contre la religion, la monarchie héréditaire et le comportement des civilisés européens, Lahontan demeure réformiste et conservateur dans sa pensée. Jamais il ne propose un renversement de l'ordre établi. Ce pas sera franchi par Gueudeville, un moine français défroqué, réfugié en Hollande, qui publiera en 1705, sans l'assentiment de Lahontan, une édition remaniée des *Dialogues*. Il y présentera le roi de France comme un vampire qui épuise ses sujets : « il vous suce jusqu'à la moelle des os », écrit le pamphlétaire. Dans son emportement iconoclaste, le Sauvage Adario suggère même à l'armée et au peuple de se révolter pour « détrôner le tyran » Louis XIV, comme les Anglais l'ont fait avec Jacques II en 1688. On se croirait à la veille de la grande Révolution de 1789.

Si l'on voulait poursuivre l'évolution de cette image du Sauvage jusqu'à nos jours, on noterait une baisse sensible de la représentation positive vers le milieu du XVIII^e siècle, remplacée par une image de décadence ou de dégénérescence qui connaîtra son apogée dans les années 1750-1770. L'image positive reviendra avec certaines variantes quand Bougainville publiera en 1771 son fameux *Voyage autour du monde*, où il fera l'apologie du Tahitien ; on la retrouvera encore dans *Paul et Virginie* (1787), roman de Bernardin de Saint-Pierre, qui constitue un hymne à la vie primitive.

Au début du XIX^e siècle, après les violences de la Révolution française, le mythe du Sauvage retrouvera une nouvelle vie avec le roman *Atala, ou les amours de deux sauvages dans le désert* (1801) et le *Voyage en Amérique*



(1827) de Chateaubriand. Ici, c'est à la fois la noblesse et la tristesse du Primitif qui sont hautement valorisées. Mais cette noblesse mélancolique de l'Homme qui disparaît, emporté par la civilisation, sera plus ou moins submergée en Amérique par deux vagues de représentations négatives qui reprendront l'image de l'Indien cruel et sanguinaire. J'en rappellerai deux exemples seulement. Le premier vient des États-Unis, avec la Conquête de l'Ouest, alors qu'il faut justifier l'appropriation des terres des Indiens. Ce dénigrement systématique des Indiens se poursuivra encore fort longtemps dans le cinéma western dont on connaît la couleur profondément raciste.

Au Québec et au Canada français, le dénigrement du Sauvage apparaît particulièrement fort dans des textes d'historiens, le plus souvent religieux, qui voulaient donner à admirer des héros du passé après la déconfiture de 1837-1838. À côté de Marie de l'Incarnation, de Marguerite Bourgeois, ou de Madeleine de Verchères pour les femmes, on proposa, pour les hommes, Dollard des Ormeaux et surtout ceux qu'on a appelé « nos saints martyrs canadiens ». Le texte le plus percutant et le plus lu sur eux a été écrit par un prêtre romantique féru d'histoire, Henri-Raymond Casgrain, qui, dans son *Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation* (Québec, Desbarats, 1864), consacre aux « saints martyrs » le tiers de son introduction. Ces pages pleines d'images violentes et spectaculaires serviront de canevas aux manuels d'*Histoire du Canada* qu'on publiera jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Plus près de nous, il faudrait encore examiner comment la représentation positive du Sauvage¹² s'affirme ouvertement dans de nombreux personnages de métis et d'Amérindiens valorisés, depuis *la Déesse brune* (1948) d'Albert Gervais jusqu'à la « Grande Sauterelle » de *Volkswagen Blues* (1984). Je me contenterai d'évoquer *Le dernier été des Indiens* (Seuil, 1982) de Robert Lalonde, où l'Iroquois Kanak initie l'adolescent Michel « aux joies innocentes et scandaleuses du sexe, de la nature, de la liberté » (quatrième de la couverture).

Cette omniprésence de la figure de l'Indien dans l'imaginaire québécois et canadien-français tient, selon moi, à diverses raisons. En premier lieu, le Sauvage renvoie au Paradis perdu, à la fois dans l'idéologie et dans

Aquatinte de J. C. Stadler, d'après une peinture de Georges Heriot, pour *Travels through the Canadas*, Londres, 1807.

Et l'or de leur corps, 1901 Paris Musée d'Orsay. Vers la fin de sa vie, Paul Gauguin s'installe dans une paillote et choisit de vivre à la mode tahitienne, au milieu des Tahitiens, comme un retour aux origines...





Novae Franciae Accurata Delineatio 1657 (gravure détail, martyre des pères jésuites chez les Hurons). Bibliothèque nationale, Paris.

la représentation imaginaire. Autrement dit, on y trouve en même temps une construction rationnelle (le discours philosophique contestataire) et la fiction du grand mythe biblique de l'Éden. Pour les descendants des colonisateurs français du XVII^e siècle, cette figure est encore plus prégnante, puisque leur histoire a partie liée avec celle des Indiens, surtout sous le Régime français, alors qu'une bonne partie des « habitants » a partagé leur vie. En outre, les administrateurs français n'ont cessé de répéter que les Canadiens (entendez les descendants de Français, dès la première génération) étaient devenus de véritables Sauvages à force de les fréquenter. L'esprit de liberté, l'estime de soi, l'instabilité, l'indiscipline, l'impulsivité sont les traits principaux que les observateurs

ethnique », ou avec toutes ces caricatures qui affublent les chefs politiques québécois de signes et de symboles fascistes ou nazis (chemise brune, croix gammée, moustache d'Hitler...), comme si la vieille férocité attribuée aux « habitants » canadiens du Régime français s'était transmise de génération en génération. Mais ça, c'est une autre histoire !

* Professeur, Université Laval.

Notes

- 1 Christophe Colomb, *la Découverte de l'Amérique*, Paris, Maspero, 1979, t. 1, p. 60-61.
- 2 *Ibid.*, t. 2, p. 194-198.
- 3 Jacques Cartier, *Relations*, éd. M. Bideaux, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 101.
- 4 *Ibid.*, p. 113.
- 5 Samuel de Champlain, *Des Sauvages*, éd. A. Beaulieu et R. Ouellet, Montréal, Typo, 1993.
- 6 *Relation de 1632*, dans Thwaites, *The Jesuit Relations*, New York, Pageant Books, 1959, vol. 5, p. 54. Toutes mes citations des *Relations* des jésuites proviennent de cette édition signalée désormais par le sigle JR.
- 7 JR, vol. 6, p. 230.
- 8 *Relation de 1639*, JR, vol. 9, p. 139-140.
- 9 *Relation de 1632*, JR, vol. 5, p. 48-50.
- 10 *Relation de 1639*, JR, vol. 9, p. 182-184.
- 11 Lahontan, Louis Armand de Lom d'Arce, baron de, *Dialogues avec un Sauvage*, dans *Œuvres complètes*, éd. R. Ouellet et A. Beaulieu, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1990, p. 850.

Guy Lavolette, *Mon premier album d'histoire du Canada*, dessins de madame Vincent-Fumet, 2^e édition, Procure des frères de l'instruction chrétienne, La Prairie, Québec, 1951.



français attribuent aussi aux Indiens à la même époque. C'est justement cette indépendance d'esprit et de comportement qui rendra si difficile les rapports entre Canadiens et Français au moment de la Conquête de 1759-1760. Il ne s'agit pas seulement de stratégie militaire, mais d'une impossibilité de s'entendre parce que Canadiens et Français se comportent comme des peuples « ennemis¹³ ». Selon Bougainville, les Canadiens sont indisciplinés, arrogants et, au dire des Anglais, « plus cruels que les Sauvages mêmes¹⁴ », si bien qu'en cas de victoire sur les forces françaises, « il y aura deux capitulations, une pour les troupes françaises et l'autre pour les Canadiens¹⁵ ».

En lisant ces réflexions vieilles de deux siècles et demi, je n'ai pu m'empêcher d'établir un rapprochement avec certains articles de journalistes anglophones du Canada qui accusent le Québec de faire du « nettoyage

- 12 Dans les fictions récentes, on retrouvera cette représentation négative seulement quand un protagoniste blanc partagera la même dégénérescence, comme dans *Cowboy* de Louis Hamelin.
- 13 « Il semble que nous soyons d'une nation différente, ennemie même », écrit le jeune officier Bougainville à son frère, le 7 septembre 1756 (*Écrits sur le Canada*, dir. de R. Lamontagne, Sillery/Paris, Éditions du Pélican/Klincksieck, 1993, p. 394).
- 14 *Journal*, dans *Écrits sur le Canada*, p. 327.
- 15 Lettre à madame de Séchelle, XX septembre, 1757, dans *Écrits sur le Canada*, p. 420.